

payer de sa vie la douceur de mêler ses larmes aux vôtres. Quel récit j'ai à vous faire ! le pourrai-je, grand Dieu ! Ma main tremble, mon cœur se serre...

« Déjà sans doute vous avez entendu parler des évènements arrivés à Saint-Domingue ; mais vous ignorez peut-être encore ce qui concerne notre malheureuse famille et vos propriétés. Je n'ai pu aborder ces contrées, où la guerre civile joint à ses fureurs ordinaires une activité aussi brûlante que le climat : C'est à Philadelphie que j'ai appris que mon oncle et son épouse... Ils ont péri au milieu de tourmens dont le seul souvenir épouvante l'imagination. Non, jamais, jamais je n'aurai le courage de rappeler ces massacres qui font frémir l'humanité. Puissiez-vous toujours en ignorer les détails !... »

« On ne doute point ici que le machiavélisme d'un gouvernement dont la prospérité de Saint-Domingue humiliait l'orgueil, n'ait préparé de loin sa dévastation. Ses projets n'ont été que trop bien accomplis ; et lorsque tous les partis s'accusent, la ruine de cette colonie, si brillante encore il y a quelques jours, accuse tous les partis... »

« Il ne faut pas se faire illusion, ma mère ; nos habitations sont détruites de fond en comble, les ateliers brûlés ; le résultat d'un siècle de travaux, de prospérité et d'économie, anéanti. La misère des colons réfugiés à Philadelphie ferait peine à leurs plus mortels ennemis ; ils sont d'autant plus à plaindre, que le passage de l'opulence à la détresse a eu pour eux la rapidité de l'éclair. Du moins, ma mère, vous ne connaîtrez pas ce dernier malheur ; tous les biens de mon père sont à vous. Ils vous appartiennent de droit, puisque vous les avez, pour ainsi dire, rachetés ; ils vous appartiennent à un titre plus sacré, puisqu'ils sont les biens de votre fils. Ma mère, puissiez-vous en jouir long-temps ! Puissions-nous, bientôt réunis, pleurer nos malheurs communs, et oublier ensemble les chagrins et les passions inséparables de la vie ! »

L'infortuné Adolphe ne prévoyait pas les malheurs qui allaient bientôt accabler sa mère. Je vis apposer les scellés chez moi ; j'appris qu'ils avaient été mis sur mon hôtel à Paris et sur les autres possessions de mon époux. Je pus à peine obtenir quelques-uns de mes effets particuliers, et la permission de conserver un logement dans le château que j'habitais.

Privée de fortune, dépouillée de toute splendeur, c'est alors que je connus l'humanité qui jusqu'à ce moment s'était embellie à mes yeux. Ceux qui ne m'abordaient que pour me plaire cessèrent de se contraindre quand ils n'eurent plus rien à espérer ; et la pitié insultante des uns me révoltait plus que l'ingratitude des autres. Les paysans que j'avais comblés de bienfaits ne calculaient plus que ce qu'ils pouvaient tirer de mes dépouilles ; ils abattaient les bois, ils se partageaient des terrains, qui, depuis des siècles, appartenaient à la famille de M. de Senneterre, en cherchant à se persuader qu'ils étaient communaux.

Je les excuse aujourd'hui ; alors leur ingratitude ajoutait à mes supplices, et je me décidai à retourner à Paris pour me soustraire à un spectacle qui me brisait le cœur. Il m'en coûta pour me séparer de mes domestiques, dont la plupart m'étaient entièrement dévoués ; mais l'état de mes affaires exigeait ce sacrifice, que je retardais depuis trop long-temps. Je n'amenai avec moi qu'Augustine, ma femme de chambre, qui voulut absolument me suivre ; et, sans le domicile que son mari nous offrit à Paris, j'aurais été forcée de me loger en chambre garnie.

Depuis les désastres de Saint-Domingue, mes parens s'étaient réfugiés en province par économie ; une partie de la famille de M. de Senneterre était émigrée, l'autre retirée dans ses terres.

Un seul de ses cousins-germains avait conservé son domicile dans la capitale ; mais il m'avait abandonnée depuis le testament, qui ne lui donnait aucun droit à la tutelle de mon fils. Il avait pris, dans la révolution, un parti qui lui acquit d'abord beaucoup de popularité, et qui finit par le conduire à l'échafaud. Je lui rendrai justice cependant ; il eut de l'ambition, mais il ne fut pas traître envers ceux dont il avait embrassé la cause. Dans ma position, d'ailleurs, je ne pouvais pas chercher à le voir ; je préférerais, à un reste d'éclat sans indépendance, une retraite profonde où je pusse m'occuper en liberté de mon fils et de ma douleur.

Cette retraite me fut bientôt enlevée. Je ne pus ni ne cherchai à me soustraire au décret qui ordonnait d'incarcérer les parens d'émigrés. Je ne tenais plus à l'existence que par une résignation religieuse ; privée même de la consolation de recevoir des nouvelles de mon Adolphe, accablée du sort dont il était menacé, j'aurais remercié mes bourreaux du coup qui m'eût arraché la vie. Dans ces momens affreux, où tout était ravi jusqu'à l'espoir, il fallait plus de courage pour vivre que pour se résoudre à la mort.

Je passai treize mois en prison, et surtout les six derniers, sans autre secours que ceux que la crainte de nous voir périr de faim arrachait à nos geôliers. En butte à toutes les humiliations, oubliant nos malheurs au récit de ceux de nos compagnes, n'osant céder à l'impulsion qui nous portait à nous aimer, pour éviter la douleur d'une séparation éternelle ; éprouvant cependant cette douleur sans avoir joui des charmes de l'amitié ; tantôt accusant la lenteur de la mort, tantôt frémissant involontairement à l'idée de la destruction ; ne recevant du dehors d'autres nouvelles qu'un journal chargé de la longue liste des victimes qui avaient péri la veille, parmi lesquelles nous cherchions, avec autant d'effroi que d'avidité, le nom de nos parens, de nos amis, des infortunés que, le jour précédent encore, nous avions serrés dans nos bras... Non, l'âme ne peut supporter le souvenir de cette situation. Je le dirai cependant, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir, parce que la vérité doit être connue. Dans ces prisons où nous étions entassés comme des animaux destinés à la boucherie, où nous étions traités plus sévèrement que les plus grands criminels, si nos tyrans avaient osé y demeurer parmi nous, ils auraient eux-mêmes admiré combien l'exercice de toutes les vertus y était facile ; ils auraient reculé devant la fatalité qui les entraînait à égorger tant de Français, dont la plupart étaient l'ornement de leur siècle, et dont l'exemple, dans la société, l'eût garantie peut-être d'une dépravation que les lois les plus sages auront bien de la peine à arrêter.

Enfin les massacres cessèrent et les prisons s'ouvrirent. Grâce à l'activité de ma femme de chambre, de cette bonne Augustine qui était alors ma seule amie, mon tour arriva. Elle m'apporta elle-même l'ordre de ma liberté, qui ne me causa une joie momentanée que pour me faire réfléchir plus profondément sur l'étendue de ma misère. Je n'avais plus rien, rien que quelques bijoux avec lesquels j'étais décidée à mourir : c'étaient les portraits de mon fils et de mon époux. Je ne voulais pas rester à la charge de cette femme respectable, que le malheur des temps avait forcée à chercher une nouvelle condition. Quoiqu'elle fît tout pour me cacher la grandeur de ses sacrifices, mon cœur la devinait, et la reconnaissance n'était rien au supplice de vivre de ses privations. Je savais tout ce qu'une femme peut savoir, excepté vivre du travail de ses mains ; d'ailleurs le chagrin avait miné ma santé, au point de me ravir la possibilité d'une occupation continue.